

La fois où...

j'ai dansé
avec une
cigogne

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: La fois où... j'ai dansé avec une cigogne / Amélie Dubois

Nom: Dubois, Amélie, auteure

Identifiants: Canadiana 20240011163 | ISBN 9782897839703

Classification: LCC PS8607.U2197 F637 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Niloufer Wadia

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

AMÉLIE DUBOIS

La fois où...

*j'ai dansé
avec une
cigogne*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

La fois où... j'ai cédé le passage à un éléphant, 2023

Ce qui se passe au camping reste au camping!, 2022

La fois où... les tortues m'ont appris à respirer, 2020

Ce qui se passe à Vegas reste à Vegas!, 2019

Le gazon... plus vert de l'autre côté de la clôture?, 2018

La fois où... j'ai suivi les flèches jaunes, 2016

Ce qui se passe à Cuba reste à Cuba!, 2015

Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?, 2014

Ce qui se passe au congrès reste au congrès!, 2013

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!, 2012

Oui, je le veux... et vite!, 2012, 2022

Chick Lit

1. *La consœur qui boit le champagne*, 2011, 2020

2. *Une consœur à la mer!*, 2011, 2020

3. *104, avenue de la Consœurie*, 2011, 2020

4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, 2012, 2021

5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, 2013, 2021

6. *S'aimer à l'européenne*, 2014, 2021

Jeunesse

Mali et l'éléphant tannant, 2023

Mali et le raton poltron, 2022

Mali et le caribou marabout, 2021

Mali et la tortue toute nue, 2020



Amélie-Dubois



amelieduboisauteure



ameliedubois.net

*En l'honneur de ces pierres qu'on
trimballe pour guérir, de Simone-
la-cigogne, première étoile au grand
ballet du renouveau et de tous les
bracelets jaunes qui m'ont inspirée,
voici le roman que j'ai écrit en prenant
des pauses pour danser...*

Il paraît que la vie est une sorte de danse. Une danse en solo, à deux ou en groupe, tel un flow d'expériences que les conflits intérieurs et extérieurs viendraient secouer pour nous aider à apprendre et à évoluer. Il paraît qu'on doit bouger, avancer, tourbillonner en faisant de notre mieux et que de se pardonner à soi-même ou aux autres pour une expérience qui fut douloureuse aide à maintenir ce flow. À le garder en mouvement. On dit que de pardonner guérit aussi, que ça nous rendrait plus légers pour ensuite nous permettre de nous élever plus haut. Le pardon libérerait nos pensées et nos sentiments négatifs afin de favoriser un retour à la paix tel l'antidote parfait au ressentiment et à la colère. Se pardonner ou pardonner à autrui enclencherait une guérison menant vers une réalité renouvelée et moins souffrante. Il paraît...

Mais que veut dire pardonner? Comment fait-on pour véritablement y arriver? Une fois que les gestes ont été posés ou que les paroles ont été prononcées, est-ce qu'une complète abstraction de ce qui a été est possible? Peut-on pardonner quand l'émotion primitive envers quelqu'un est la colère vive?

Prologue

Je pense que Monique, ma nouvelle femme de ménage, a fait de quoi de pas correct à Abby, ma chatte Cornish Rex. Je dis «je pense» pour la forme, parce que dans le fond, je le sais. Je le sens. Mon instinct de mère, ça. J'ai des preuves en plus. Je ne connais pas la nature exacte des agressions, mais je suis persuadée que quelque chose ne tourne pas rond. C'est simple, il n'y a que moi qui réussis à joyeusement la taponner (Abby pas Monique) parce que je suis sa mom. Les autres, basta! Mon frère Chad l'aime beaucoup, passionnément, à la folie (pétales de marguerite à l'appui), mais ce n'est pas, mais tellement pas réciproque. Il entre dans une pièce, elle se sauve; il la prend de force, elle crache; il la flatte, elle lui donne des coups de patte en rabattant ses oreilles de dégoût avant de se lécher comme s'il n'y avait plus de lendemain afin d'évacuer de sur son pelage de princesse d'Espagne l'odeur nauséabonde-de-pue-le-pet des mains de cet être répugnant et hideux qu'est mon frangin. Leur relation est basée sur un principe d'agression par-dessus agression, à un point tel que, lorsque je reçois un texto de Chad, la pauvre petite se cache sous le divan.

Bref.

Une relation parrain-filleule catastrophique; Abby veut même que j'enlève mon frère de son baptistaire (et/ou que je le sorte à tout jamais de nos vies en échange de trois mulots – morts ou vifs, c'est à ma discrétion).

C'était la première fois que Monique venait «ménager» chez moi. Chaudement recommandée par le voisinage, elle me semblait être de confiance: belle carrière depuis vingt ans, satisfaction de ma voisine de droite concernant «son don pour

La fois où...

les vitres de douche» et de celle de gauche à propos de «sa discrétion remarquable» (discrétion remarquable au sujet de quoi? Le contenu des tables de chevet? Avouez que ça sent le jouet-sexuel-crissement-jugeable-de-par-son-énormité à plein nez, cette mention-là). Je me disais: «Monique a beaucoup de clients dans le quartier, elle tient forcément à sa réputation.»

Là, je ne sais plus rien de rien.

Mais qui est donc cette rouquine qui joue de la vadrouille en Crocs vert lime'?

À la minute où elle est entrée dans le portique, j'aurais dû me douter de quelque chose. Elle n'a même pas pris le temps de me regarder ni de se présenter de façon décente avant de crier un «HOOON!» en direction de ma fille bien en poste pour accueillir la visite – tout en haut de l'escalier, les oreilles droites, le nez princier de sa majesté en l'air. Curiosité contrôlée à travers une distance sécuritaire lui assurant de voir venir le potentiel ennemi d'un point culminant afin d'être parée à toute éventualité. Elle connaît son affaire, Abby, que j'ai presque vue soupirer de soulagement que ce ne soit pas Chad-le-terroriste-qui-pue. Elle ne pouvait pas se douter que ce serait peut-être pire...

Pauvre amour-à-sa-maman-qui-aime-sa-maman.

-
1. Note pour l'équipe de révision: Ça fait une belle rime pour un livre de Mali, mais avec ce que la madame a fait à ma chatte, j'aimerais mieux pas la laisser seule en présence d'enfants. Réponse de l'équipe de révision: QUÉSSÉ QU'ELLE A FAIT À ABBY POUR L'AMOUR? On est tous en présimonaque icitte!

j'ai dansé avec une cigogne

Alors que je lui transmettais mes consignes de ménage, Monique ne m'écoutait même pas d'une oreille; elle faisait juste chercher le chat qui avait filé à l'anglaise.

— Il faut bien faire l'époussetage, avec l'échangeur d'air, ça se ramasse partout pis...

— C'est-tu un Sphinx, les pas de poil, là? J'l'ai pas ben vu. Gris ou brun?

— Non, un Cornish Rex. Gris. Aussi pour la douche, j'ai pas trouvé la recette miracle pour les vitres, sauf vinaigre pis citron. Je sais pas si vous avez d'autres trucs?

— C'est une tite-fille ou un ti-gars? Viens ici, piti, piti, piti. Mine-mine, viens voir matante Monique.

Matante?

Mine-Mine?

What the fuck?

Juste là, j'aurais dû me méfier de son attitude intrusive précoce et de son grossier langage familial. Elle se proclamait aux premières loges d'un lien intrafamilial hautement significatif après à peine une minute et quart dans la vie d'Abby, et ce, sans même être certaine de sa couleur, faut le faire en s'il vous plaît, pareil! Marraine, un coup parti!? Franchement. Ceux pis ceuses qui créent des liens d'attachement vite de même sont des dangereux.

— Aussi, il faut bien sécher le plancher de céramique parce que cette couleur-là, ça fait plein de cernes quand on le fait pas pis...

La fois où...

— Es-tu caché dans le bain, coudonc? s'auto-interroge Monique, pliée en deux, n'écoulant toujours rien de ce que je raconte (mon seul public captif étant la brosse à toilette et le porte-serviette).

Nice.

Comme ma maison est inversée et que l'aire de vie se trouve au dernier niveau, on a monté l'escalier. Fidèle à elle-même, Abby est sortie de nulle part, transformée en sprinteuse-olympique-kamikaze-ninja afin de dépasser tout le monde pour arriver tout en haut la première. L'entièreté de son estime personnelle est encapsulée dans ces quelques gouttes de victoires quotidiennes.

— Ah ben! Ma tannante! EST LÀ!

— L'escalier est en bois, il faut le sécher aussi, pas trop d'eau, c'est mieux.

— Tu cours vite, ma vlimeuse! Viens me voir, matante Monique veut te prendre.

— NON! que j'ai craché un peu trop bête, un peu trop fort, un peu trop à boutte qu'elle n'écoute pas mes instructions essentielles pour justifier son tarif de trente-cinq dollars de l'heure. Elle aime pas ça se faire prendre.

Monique m'a répondu d'un minois compétitif de défi qui aurait dû me mettre l'acarien à l'oreille. Durant ce premier ménage, je suis partie faire du ski de fond pour lui laisser le champ libre. J'haïssais tellement ça garder des enfants quand les parents restaient là, à me regarder faire. Faque, en ski, pas trop longtemps, pas trop loin et j'avais pris soin de

j'ai dansé avec une cigogne

cachez dans mon auto: mon portable (des bijoux de mots et d'idées là-dedans), mon pot de change (pas grand-chose, mais aucun risque à prendre), pis mon duo-tang avec mes papiers importants dont ma paperasse de comptabilité (je sais, c'est intense). Quoi? Ça s'est déjà vu des gens qui te volent ça pis qui se mettent à faire tes paiements de TPS-TVQ trimestriels à ta place (#not). Ma grand-maman paternelle m'a morcelé l'âme à un niveau irrécupérable quand j'étais gamine en m'apprenant comment bien cacher mon argent dans ma main. Sous forme de jeux-de-rôles-obscurs, dans son salon, les rideaux tirés, elle orchestrait diverses simulations d'attaques et de vols ultra traumatisants (devant mes jeunes yeux sortis de leur habitat naturel). Elle disait: «Si tes piastres dépassent rien qu'un peu de ta main, le monde va sortir des buissons pour venir te tirer sur ton argent!» Ma grand-mère militait même assez activement contre le fameux tube orange, qu'on mettait dans le cou des enfants afin de transporter la clé de la maison et les sous de la cafétéria, en disant que c'était la pire invention meurtrière de l'humanité, car le monde – le même monde qui sortait des buissons tantôt – allait tirer le cou des enfants pour l'arracher et possiblement les suicider contre leur gré avec la corde.

Doux Jésus de sacrifice.

Merci grand-m'man pour les nuits paisibles à rêvasser à tous les ti-namis de ma classe étranglés, leurs boyaux de cou dispersés çà et là (ma biologie n'étant pas au point, j'imaginai des saucisses de jello rouge), sur le kilomètre et demi de marche qui séparait la maison de mon école.

Ci-gît depuis ma confiance en mes semblables (et le cou me pique quand je vois n'importe quoi d'orange; l'Halloween = pas une belle période de l'année pour moi).

La fois où...

On était toujours bien à Danville. Un village qui comptait moins de mille âmes et dont le crime le plus crapuleux répertorié en quarante ans avait été un vol de canettes vides dans le cabanon de M. Bigras. Selon le rapport de police, il en avait pour 12,52 \$ (on n'a jamais compris le 0,02 \$) dans un sac à poubelle.

Le vent en parle encore.

M. Bigras aussi d'ailleurs.

Enfin.

À cause de tout ça, j'avais caché des affaires saugrenues dans mon char. Quand je suis revenue, le ménage semblait très bien ; je n'avais rien à redire à ce niveau. J'ai pris ma douche, travaillé un peu, soupé, et c'est en m'installant au salon pour écouter une série que j'ai découvert le drame. Abby est sortie de sa cachette pour venir s'installer sur mes cuisses (toujours en faisant un tour complet sur elle-même, hésitante, pas certaine de devoir ou pas, ni quel côté choisir ; une initiative classée dans le département grande-décision-de-vie) et j'ai senti un fumet bizarre. Je l'ai approchée de mon nez pour la renifler.

Ayoye.

Aucun doute, Monique l'avait taponnée solide pis pas rien qu'un peu, je vous le jure. Abby empestait le parfum *Neige* de Lise Watier mêlé à du Hertel aux effluves *Vague méditerranéenne*. À moins que la vieille chipie l'ait carrément accrochée au bout de la vadrouille pour sécher le plancher avec ? Il me semblait que le frisou de poil d'Abby était plus détendu que ce matin... Je m'imaginai les pires scénarios d'horreur. J'étais censée faire quoi avec ça, moi, asteure ? Une chatte brisée, puante pis post-trauma de se faire varloper sans son

j'ai dansé avec une cigogne

consentement? Mais... j'aurais à nouveau la corvée de ménage sur les bras si je la renvoyais et je m'étais fait à l'idée de me payer ce luxe. Je n'étais pas pour trimballer la chatte avec mes dossiers d'impôt pis mon petit change en plein hiver.

Avant sa deuxième visite, Monique m'avait demandé d'acheter du M. Net, qu'elle préférait de loin au Hertel. Bon, rendu là, je me foutais un peu de ses extravagances ménagères².

Je m'étais ensuite fait un solide plan de match pour lui parler des vraies affaires, mais à son arrivée, mon éditeur a appelé et je suis partie un peu vite.

À mon retour, j'ai cherché Abby: «Est où la belle-fille-de-sa-maman-qui-aime-sa-maman?» Rien. Encore disparue. Cachée. De frayeur, j'imagine. Là, ce fut au tour de Monique d'être au téléphone et elle est partie sans que je puisse aborder le sujet de la palpation de ma chatte³.

Le soir venu, même histoire: Abby est sortie pour venir sur moi, a tourné sur elle-même, puis je l'ai sentie. Bang! *Neige* plus M. Net. Là, il n'y avait plus aucun doute. Fallait que je parle à Monique.

-
2. *Le Petit Dubois illustré*: adjectif se rapportant à ce qu'on veut faire le moins souvent possible, mais qui doit être fait à notre goût si quelqu'un d'autre le fait à notre place. Un cercle sans fin de fuite d'énergie si on considère que le ménage doit être fait avant que la femme de ménage arrive.
 3. Note pour l'équipe de révision: Est-ce que la phrase porte à confusion ou le sujet est amené de façon claire? Réponse de l'équipe de révision: Ce que tu fais avec ta femme de ménage dans l'intimité regarde juste toi, ma belle noire, tant que c'est dans le consentement, mais, on va quand même mettre cet excellent potin à l'ordre du jour du dîner d'équipe vendredi au bureau!

La fois où...

Deux semaines plus tard, je l'attendais de pied ferme. J'avais très bien répété mon plaidoyer de sa culpabilité. Ça allait être direct, mais sans tomber dans le drama. Abby me soutenait moralement du haut de l'escalier. Ding, dong! « Allô! » Je m'attendais à ce qu'elle réagisse à la présence de Monique, mais non, elle n'a pas bronché et s'est même frottée un peu sur le mur en la voyant. Ce qui était surprenant étant donné son trauma et les attaques qui duraient depuis à présent un mois.

Abby en a même ajouté en se garrochant au sol pour se trémousser d'un air ratoureux-libidineux. C'était sûrement de graves séquelles du syndrome de Stockholm.

— Écoute, Monique, faut que je te dise. Abby, quand tu pars, je pense que tu la flattes beaucoup ou que tu la prends pas mal parce qu'elle sent fort les produits nettoyants pis sa peau est sensible...

— Eille! La petite vlimeuse! J'peux pas m'asseoir tranquille deux minutes et quart parce qu'elle court pour grimper sur moi!

Euh, pardon?

Je ne la crois pas une miette de minute. Abby ne se couche sur PERSONNE sauf moi. Mon-employée-en-train-de-creuser-sa-tombe-savonneuse poursuit :

— Je m'assois pour prendre une pause pis elle grimpe sur mes genoux, elle fait son tour habituel comme si elle était pas sûre de se coucher à droite ou à gauche, pis elle se couche.

What?

Au secours.

j'ai dansé avec une cigogne

Ma fille m'a trompée avec la première venue.

Je suis censée faire quoi, moi, pour lui pardonner ça ?

Two-step, prise two, scène 1



Une autre flèche jaune.

Puis une autre.

Tiens, encore une autre.

Bon OK, j'arrête. Je ne vous ferai pas le décompte des flèches jaunes que je croise pendant tout un roman de temps. Déjà que

La fois où...

je vous ramène à la même destination que dans un livre précédent, mettons qu'on a déjà vu mieux au chapitre originalité-du-sujet-et-créativité. Pouvez-vous croire que je suis de retour ici? Non. Moi non plus. Et, disons que ce n'est pas tout à fait pour un motif d'agrément ce voyage. Pour ce volet, je serais crissement allée sur une île où on plonge seins nus avec des poissons-clowns qui nous racontent des jokes, «C'était une fois un poisson-scie, comprends-tu...». À la place, je marche. Vous vous dites sûrement: «Coudonc, la fille retourne faire Compostelle à tout bout de champ comme Marcel Leboeuf; elle comprend pas vite les-choses-de-la-vie ou quoi?» Oui, ça doit être ça. En tout cas, une chose est certaine et bien réglée: je ne comprends fuck all rien à l'amour. C'est dit! Voilà! Tout le monde le sait maintenant.

Enfin.

Je ne vous ferai pas languir plus longtemps: avec Jean-Sébastien – mon chum des quatre dernières années et demie – c'est terminé. Over.

C'est pour ça que je suis ici, le vague à l'âme dans les chaussettes et le cœur non pas en berne, mais bien en miettes.

Après notre voyage au Sri Lanka entre deux cédez-le-passage-à-un-éléphant, on a consulté une psychologue (trop bronzée) pendant plusieurs semaines avant d'essayer à nouveau de voler de nos propres ailes. J'ai déménagé à Québec City pour me rapprocher de lui. On avait désormais des outils de communication plus pacifiques en poche (interdiction ferme de boudage en tous genres ou d'exiger que l'autre devine nos besoins tel le messie), on s'aimait, le sexe était bon, le désir présent, l'humour aussi, telle une bouée de sauvetage sur

j'ai dansé avec une cigogne

laquelle on pouvait s'appuyer pendant les tempêtes⁴. Avec tous ces éléments de notre bord, on pouvait bien arranger les choses pour le mieux, non? La perfection n'existe pas. Le couple, ce n'est jamais facile. Il faut travailler pour que ça marche. Mettre des efforts. Renoncer, aussi. Lâcher le morceau.

En baver solide? Se faire chier à l'os? Souffrir, même?

Hum...

Peut-être pas tant.

C'était justement la pierre angulaire de notre rupture.

Après des mois de temps gris, de prises de bec et un retour chez la psy (toujours aussi bronzée, même en février) pour quatre séances afin de valider des choses, on en était au même point. Les mêmes enjeux revenaient sans cesse telle une chanson qui joue en boucle parce que tes enfants ne se tannent pas. Le *Baby Shark Dance* des enjeux conjugaux récurrents. La vérité: on était malheureux. Lui, du fait qu'on n'habite pas ensemble et que je ne veuille pas l'envisager à court-moyen terme et moi, je me sentais prise, poussée, tirée et jamais correcte. Je croyais qu'en venant vivre à Québec, je le soulagerais de ne plus devoir voyager jusqu'à Terrebonne pour me voir et que ça serait davantage satisfaisant pour lui, alors que, dans son cas, en me voyant débarquer dans la Capitale-Nationale, il

4. Note à transmettre à ma psy: Juste en écrivant *bouée* et *tempêtes*, j'ai eu les genoux mous, ma vision périphérique s'est rétrécie et j'ai été paralysée de raideurs de la taille jusqu'au bout des orteils. À mon prochain rendez-vous, vérifiez si ces symptômes de post-trauma sont issus de ma mésaventure en mer. STAT. Autre piste: J'imagine la bouée orange, donc ça peut venir de ma grand-mère.

La fois où...

espérait que, quelques mois plus tard, max un an, on cohabiterait. Ce n'était pas dans mes plans, surtout pas en continuant les disputes inutiles comme on le faisait. En couple, l'histoire n'est pas de se demander si on va se chicaner ou non, mais plutôt si on va être capables de le faire dans les règles de l'art. C'est tout un art que le merveilleux monde de la dispute. Des aptitudes à développer, une technique à peaufiner, une expertise à acquérir.

On était nuls à chier. Escalade, exagération, braquage, accusation, ton de mépris, fuite, on faisait tout ce qu'il ne faut pas faire, chacun laissant sortir le plus mauvais de lui-même à chaque dispute.

Soupire.

Reste qu'au-delà de ce point, Jean-Sébastien ne saisissait toujours pas mon besoin de solitude et je savais que si on habitait sous le même toit, le fait d'être constamment envahie dans ma bulle allait me rendre dingue. Voire allait me rendre une encore plus une mauvaise personne que lors de nos chicanes. Mes anciens conjoints avaient pour la plupart compris et accepté mon tempérament solitaire, mais pas Jean-Sébastien. Il le ressentait comme si c'était contre lui, comme si je le rejetais. Il souffrait de passer presque toutes ses soirées de semaine seul (mes meilleurs élans littéraires se manifestent entre vingt heures et minuit les jours ouvrables, que voulez-vous?) alors qu'il voulait vivre 100% du temps avec sa blonde : faire l'épicerie avec elle (non, à deux, c'est trop long), écouter les programmes à la télé chaque soir (euh, j'écris le soir, je l'ai dit) et manger dans la même assiette (hish, j'étouffe, trop proche), la même affaire (moi végé-complicquée) en se lichant dans la face (ne-non, pas en mangeant, ark).